

« Comment le guide suprême débarrassa le pays des quatre monstres qui le terrorisaient »

Ahmadou Kourouma

Études françaises, vol. 31, n° 1, 1995, p. 7-11.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035961ar>

DOI: 10.7202/035961ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Comment le guide suprême débarrassa le pays des quatre monstres qui le terrorisaient

AHMADOU KOUROUMA

Le titre provisoire du roman sur lequel je travaille est : Le « donsomana » du guide suprême. Le roman produit un « donsomana » dit par le grand récitant Bingo accompagné par son élève et répondeur Sory Langaré. Le « donsomana » qui signifie mot à mot « récit des chasseurs » raconte la vie, les exploits, l'épopée des grands chasseurs. C'est un genre littéraire très apprécié dans les savanes de l'Afrique de l'ouest.

Dans le roman est présenté l'itinéraire du dictateur Koyaga, un ancien combattant d'Indochine, un maître chasseur qui fut un grand et exceptionnel assassin des bêtes et des hommes. Koyaga débarrassa sa région natale, les montagnes du Nord habitées par les peuples paléonigritiques, des monstres qui les terrorisaient, descendit dans la capitale et nettoya le pays des politiciens corrompus avant d'exercer pendant trente ans une dictature implacable et sanguinaire.

L'extrait ci-dessous décrit le combat de Koyaga contre les monstres. Il faut signaler que les phrases du récitant sont entrecoupées par les interventions de son élève Sory. Sory interrompt son maître, achève les déclarations du maître, les complète, les commente ou les explique. Les interventions de Sory seront imprimées en italique pour les distinguer des propos de son maître Bingo.

Il y avait après les montagnes, dans un vallon et au bord d'une rivière, une panthère solitaire... *Une panthère qui ne vivait que de la chair humaine, ajouta le répondeur.* Ses yeux avaient les lueurs des phares des camions dans la nuit. Ses crocs claquaient comme l'entrechoquement des branches du fromager dans l'orage. Sa langue léchait ses barbiches comme la flamme des incendies de brousse brûle et nettoie le sol. Depuis des lustres tous les chasseurs adoraient des fétiches, exposaient des sacrifices pour ne pas la trouver sur leur chemin. *Ceux qui par malchance la croisaient dans la grande brousse sans pitié, marchaient à pas feutrés, la bouche du canon du fusil de traite tournée vers le sol, récitaient des paroles sacramentelles et usaient de leurs meilleurs avatars pour échapper au puissant flair du monstre, expliqua Sory.* La panthère ne craignait plus les hommes, ne les évitait plus et par orgueil ne se protégeait plus avec aucun des nombreux sortilèges qu'elle pouvait utiliser contre les chasseurs. Boum! le coup de Koyaga partit et la panthère s'affala. Le monstre gorgé de sang humain venait de passer de vie à trépas... *Pour annihiler, éteindre tous les puissants Nyamas du monstre, Koyaga trancha sa queue et l'enfonça dans sa gueule, précisa Sory.* En joignant la fin de la bête à son début, tous les Nyamas étaient condamnés à rester, à continuer à tourner en circuit fermé dans les restes de la bête... *Merci Koyaga d'avoir vengé les centaines d'humains que la panthère sans pitié égorgea, conclut le répondeur.*

Il y avait aussi à la lisière d'une forêt, après les montagnes, un buffle noir solitaire, le plus âgé des buffles de l'univers. Entre ses cornes nichaient des colonies d'hirondelles et de gendarmes. Au-dessus de la bête planaient sans cesse des centaines d'éperviers et autres oiseaux de proie. Sa présence se connaissait à des kilomètres de distance aux nuées et volées d'oiseaux qui obstruaient l'horizon. Ce buffle solitaire ne craignait ni les hommes ni les chasseurs. Il ne respectait ni les plantations ni les villages. Les chasseurs avant de pénétrer dans la brousse tuaient en sacrifice des poulets blancs pour ne pas le rencontrer sur leur chemin. Les populations dès qu'elles flairaient sa présence se terraient. Ce buffle constituait pour tous les peuples paléos un véritable calamité. Goum! Le coup de carabine du fils de la voyante éclata. Le buffle ne s'écroula pas. Il avait su la mésaventure qui avait amené la panthère de vie à trépas et s'était préparé. Il avait ajusté ses terribles sortilèges quand les passereaux éclaireurs l'avaient informé de l'entrée du chasseur Koyaga dans la brousse. Avant que la balle l'atteignit les nombreux nids jonchés entre ses cornes se transmuèrent en autant de touffes de flammes et les oiseaux s'envolèrent des nids devenus des gerbes de feu et tombèrent dans les herbes. Koyaga encerclé

par un très haut incendie de brousse ne dut sa survie qu'au sortilège qui lui permit de se liquéfier, de se transformer en torrent qui étouffa les flammes. Goum ! le second coup parti du torrent frappa le monstre qui s'agenouilla avant de s'affaler. Le buffle venait de périr... *Pour éteindre, annihiler les terribles Nyamas du monstre Koyaga coupa sa queue et l'enfonça dans sa gueule haletante. Encore merci Koyaga, ajouta le répondeur.*

Il y avait encore dans une forêt et les montagnes du pays paléo un éléphant solitaire. Ses défenses avaient le poids et la hauteur du tronc d'un jeune fromager. Ses oreilles avaient l'étendue du cercle du toit d'un grenier du village. Dans la grande et haute forêt sans pitié la transhumance d'un troupeau d'éléphants est un cataclysme... *sur lequel il faut s'arrêter un instant, s'appesantir un instant. Cette transhumance provoque d'abord un reflux et ensuite un flux des bêtes et oiseaux de toutes les espèces, compléta Sory.* Les centaines de pachydermes arrachent et défont les lianes, renversent les arbres, créent un couloir et avancent. Dans le silence de la grande forêt tropicale, le vacarme est plus assourdissant que les orages du mois d'avril. Les singes, les biches, les serpents et des oiseaux effrayés fuient les gîtes en débandade et courent ou volent vers des lieux plus cléments. C'est le reflux. Mais sous les pattes des pachydermes le sol se tapisse de glands, de fleurs, et des fruits frais, fins et sains des sommets. Ce sont les aliments préférés des rongeurs qui, appâtés, se précipitent par colonies sous les pattes des éléphants. Et par milliers se font écraser. Leurs restes attirent les carnivores et les rapaces. La bouse fumante qui couvre le couloir ouvert par le troupeau attire des nuées d'insectes que des milliers de passereaux chassent et gobent. Les passereaux sont à leur tour pourchassés par des centaines d'oiseaux de proie. Ce sont donc des troupeaux de rongeurs et de carnivores, des nuages d'insectes et volées d'oiseaux qui s'enfoncent dans le couloir ouvert par le troupeau de pachydermes, le survolent et le suivent. C'est le flux. Le solitaire de la forêt des pays paléos parvenait seul à créer le reflux et flux des bêtes et des oiseaux qu'engendrent les grands troupeaux de la profonde forêt tropicale. Il détruisait les récoltes et laissait sur les plantations des monts de crottes. Parfois, toujours accompagné par son cortège habituel de bêtes et d'oiseaux, il continuait jusque dans les villages, y décoiffait les greniers et se servait impunément en récoltes. Depuis des lustres les chasseurs se terraient quand ils entendaient son approche...

L'éléphant solitaire sut l'aventure qui arriva à ses confrères panthère et buffle et lui qui se rencontrait partout, lui qui nous empêchait de voir nos montagnes disparut, expliqua le répondeur. Toujours armé de sa carabine 350 Remington magnum, Koyaga se lança à sa recherche, dans la forêt sans pitié, un jeudi matin

à l'aurore. Il marcha un jour et une nuit. Le lendemain de jeudi est vendredi. Vendredi à midi, gbaka! le coup partit. Le solitaire ne fut pas atteint; lui, la plus grosse bête sur terre, s'était transformé en plus petit outil des hommes, une minuscule aiguille. Koyaga grâce à un sortilège hérité de sa mère se fit fil. Le fil souleva l'aiguille. Gbaka! Le coup pour une deuxième fois retentit. Le solitaire était toujours sur pied. Il s'était fait flamme et la flamme menaçait le fil. Koyaga se mua en vent et le vent éteignit la flamme. Gbaka! le coup de la 350 Remington magnum partit pour la troisième fois. Boum! pour la quatrième fois le coup éclata. L'éléphant n'eut pas le temps de se muer en montagne pour résister au vent. Le monstre s'agenouilla. Boum! le fusil retentit pour la cinquième fois. L'éléphant s'affala. Il périt. Koyaga n'eut qu'à annihiler les *Nyamas* de l'éléphant en enfonçant sa queue dans sa gueule, remettre la carabine en bandoulière et s'éloigner...

De toutes les montagnes, de tous les villages et fortins les habitants sortirent ou descendirent avec de longs couteaux pour se ravitailler en viande. Il y en eut pour tout le monde: les hommes, les hyènes et les vautours. Merci Koyaga, conclut le répondeur.

Il y a toujours au pied des montagnes, au Nord des pays paléos un fleuve. Dans une des boucles du fleuve, en amont de la cascade existe un bief aux eaux limpides. Dans les arbres surplombant le bief nichaient de nombreux passereaux qui veillaient à la limpidité de l'onde en la débarrassant de la moindre brindille ou petite feuille morte qui la salissait. Ces oiseaux rendaient hommage au monstre des eaux, au saurien millénaire, le caïman de Gbéglérini qui vivait dans le bief. La bête mesurait de la queue au museau plus de dix pas et un bœuf entier tenait sur ses épaules... *C'était un caïman sacré qui chaque année happait une lavandière si on ne lui offrait pas avant la montée des nouvelles eaux un taurillon, une chèvre et un mouton, ajouta le répondeur.* Il fallait débarrasser le pays de cette bête homicide. Dès que Koyaga le décida, le caïman, dans les nuits encombraient les sommeils du chasseur de rêves par lesquels il tentait de le mettre en garde, de le dissuader. Soigneusement Koyaga rapporta tous ses rêves à sa mère, au marabout Bokano et à d'autres vieux du pays et aussi soigneusement exposa tous les sacrifices qui lui furent dictés par les uns et les autres.

Le premier matin où Koyaga se leva pour aller engager le combat contre le caïman sacré, il n'arriva pas loin. Le saurien sacré, homicide et sorcier, lui brouilla le chemin. À quelque distance du village, il se perdit et ne retrouva pas la piste conduisant au bief. Le lendemain matin il se dirigea vers le sud alors que le fleuve et le caïman se trouvaient au nord. Il parvint par cette ruse à mettre à défaut la vigilance de la bête qui, alors qu'elle prenait son bain de soleil sur un monticule,

eut la surprise d'apercevoir l'ombre du chasseur se refléter dans les eaux de son bief. Face à face, le caïman et le fils de l'homme et de la femme nus se lancèrent des défis.

— Je viens pour te tuer, sans détours, lui annonça Koyaga.

— Je suis éternel comme ce pays, impénétrable par les balles comme ces montagnes et immortel comme le fleuve dans lequel tu te mires. C'est toi, chasseur présomptueux, que je tuerai ce matin et je ferai de toi mon déjeuner.

Koyaga n'attendit pas que la bête ait achevé son discours prétentieux pour la viser et décharger son arme. La balle ricocha sur le plan d'eau, se transforma en boule de feu et se retourna contre Koyaga qui ne l'évita qu'en se muant en crabe enfoui dans le sable. Le feu alluma un incendie de brousse sur la rive. Koyaga sortit de son avatar et une seconde fois tira sur la bête. Cette fois la balle sortit de l'eau en serpent volant et se dirigea sur Koyaga qui l'esquiva en se muant en ver de terre. Le serpent continua sa course et s'anéantit dans les flammes du feu de brousse qui faisait rage sur la rive. La bête confiante en ses sortilèges sortit des eaux et apparut sur la grève dans toute sa monstruosité et défia encore Koyaga : « je te mangerai, hurla-t-il, en claquant des crocs. » Ce fut une faute fatale ; elle exposait son flanc. Le chasseur paléo sortit de son avatar et tira dans le bas du ventre non couvert par les carapaces. La bête voulut regagner les eaux et en se tournant découvrit sa gorge, autre partie molle, dans laquelle le chasseur, fils de la femme nue, déchargea son arme. Le monstre mortellement touché voltigea et culbuta sur le dos dans les eaux, les pattes en l'air. Le héros d'Indochine, le tireur d'élite, par trois fois encore tira dans les côtes, dans le sternum avant de remettre son fusil en bandoulière et de s'accroupir derrière un tronc. Le monstre toute une demi-journée se battit contre la mort dans les flots en poussant des hurlements terribles. Il expira au coucher du soleil dans un lac écumant de sang. Ces hurlements multipliés par les échos atteignirent les vacarmes des ouragans. Toutes les bêtes qui habituellement venaient avant le coucher du jour s'abreuver dans le fleuve arrivèrent et assistèrent en silence à la mort du géant. Avant que la nuit s'empare définitivement de la brousse, Koyaga quitta sa cachette, se jeta à l'eau rouge de sang, nagea jusqu'à la dépouille du monstre, coupa le bout de sa queue et l'enfonça dans sa gueule. Les habitants étaient déjà couchés quand Koyaga regagna son village natal de Tchaotchi.